

À la croisée des sens. Synesthésies et polysensorialité dans les sociétés anciennes : approche comparée

Crossing Sensory Borders. Synesthesia and Polysensoriality in the Ancient World: a Comparative Approach

Atelier de recherche / Workshop organisé dans le cadre du Projet *Synesthesia*,
avec le soutien du Programme « Emergence » de l'Idex

L'univers sensoriel des Anciens nous échappe largement, en raison de l'éloignement temporel et des lacunes documentaires qui rendent difficile tout effort de reconstitution du « paysage sensible » (A. Corbin) qui caractérisait ces sociétés disparues. Comment les Mésopotamiens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains percevaient-ils leur environnement et surtout quelles valeurs attribuaient-ils aux couleurs, aux odeurs, aux sons, aux goûts, aux surfaces qu'ils touchaient ? Dans quelle mesure privilégiaient-ils certaines associations polysensorielles, en fonction des contextes et des pratiques sociales qui les réunissaient ?

L'un des rares moyens dont dispose l'historien pour accéder aux façons de sentir des Anciens, ainsi qu'au système de représentations et d'appréciations qui s'y rattachait, consiste à analyser les faits de langue. Il peut en effet exploiter l'éventail des sources écrites (textes issus de la tradition littéraire ou inscriptions) parvenues jusqu'à nous. Or les études lexicales menées jusqu'ici ont révélé la grande perméabilité du vocabulaire antique lié aux différents registres sensoriels, témoignant de nombreuses interférences entre la vue, l'odorat, l'ouïe, le toucher ou le goût – mais aussi d'autres éléments perceptifs, comme la sensation de mouvement. Par exemple, en Mésopotamie, la forme verbale akkadienne *šaBû* décrit un phénomène intense et dense comme peut l'être aussi bien un vacarme assourdissant ou une lumière étincelante, un nuage ou un silence angoissant ; *nakādu* désigne les battements du cœur de l'homme et la lumière scintillante des étoiles. En grec, le verbe *laein*, souvent traduit par « voir », renvoie en fait à une expérience à la fois visuelle et sonore : l'accent porte sur l'intensité de la perception plutôt que la référence à un canal sensoriel spécifique. Quant à l'adjectif *argos*, « blanc, brillant », mais aussi « rapide, vif, agile », il dénote à la fois une qualité chromatique et une propriété cinétique ; *leirioeis*, « semblable au lys », peut qualifier la douceur et la clarté d'un grain de peau mais aussi le chant des cigales...

Soucieux d'affiner ses traductions, l'historien peut-il aller au-delà, pour tenter d'interpréter de telles particularités linguistiques ? Qu'ont-elles à lui apprendre sur les sensibilités collectives des Anciens ? Les philologues ont tendance à reconnaître dans ces phénomènes lexicaux des métaphores intersensorielles, qualifiées de « synesthésies » (cf. par exemple les études de W.B. Stanford et E. Irwin sur la poésie grecque). Or le terme « synesthésie », de création récente en français (il apparaît au XIX^e s.), mérite d'être clairement défini, car il est également employé par les neuroscientifiques pour évoquer des réalités différentes. C'est donc pour savoir dans quelle mesure la notion de « synesthésie » constitue un outil d'analyse pertinent pour l'historien de l'Antiquité que nous souhaitons organiser un workshop interdisciplinaire : celui-ci permettra à des spécialistes des mondes anciens d'échanger avec des anthropologues, des linguistes et des neuroscientifiques.

Il s'agira de prolonger les discussions amorcées en avril 2014, lors d'une journée d'étude organisée à l'Université de Toulouse Jean Jaurès par l'ARCA (Atelier de Recherche à la Croisée des Arts) et

coordonnée par Marie Bouchet (spécialiste de littérature anglophone). Les débats avaient permis de confronter deux types d'usage scientifique du concept de synesthésie : d'un côté celui qu'en font les études littéraires, qui, nous l'avons vu, l'abordent comme un effet de style, relevant de la métaphore, et de l'autre celui, partagé par les neurosciences, qui l'envisagent comme une disposition du cerveau propre à chaque individu. L'objectif de notre atelier sera de travailler à l'intersection de ces deux orientations *a priori* bien différentes.

Or si l'on revient à l'étymologie grecque du mot, composé de *syn* (« avec ») et *aesthesis* (« perception, sensation »)¹, on peut concevoir la synesthésie comme une forme d'expérience sensorielle partagée par des individus constituant alors ce que l'on pourrait appeler une « communauté sensorielle » (expression calquée sur le concept d'« emotional community », utilisé notamment par A. Chaniotis)². Ce sont bien les façons de penser, de sentir et d'agir de telle ou telle communauté qui intéressent l'historien du sensible. Comment se construit un sens partagé de l'expérience sensible, qui se situe à l'interface entre l'individu et la société ? Des études récentes, notamment en histoire et en anthropologie, ont ouvert des pistes de recherche stimulantes qui montrent *comment* les sensations interagissent et la façon dont différentes sociétés élaborent un « ordre sensoriel » qui leur est propre (cf. C. Classen). David Howes a ainsi proposé de s'intéresser à ce qu'il appelle les « synesthésies culturelles », afin de renouveler les études menées dans le champ des sciences cognitives autour des modes de perception polysensoriels. Il souligne que l'ethnologue peut observer des phénomènes de croisements et de correspondances intersensoriels qui ne relèvent pas d'une disposition propre à un seul individu, mais sont partagés par l'ensemble d'une communauté. En effet, la distribution du sensible, si elle repose sur des données biologiques indéniables, reste propre à chaque société, en liaison avec les pratiques culturelles qui la caractérisent – et évoluent avec elles. Par exemple, si l'on veut comprendre pourquoi en Mélanésie on dit que l'on « écoute une odeur », il faut avoir à l'esprit les situations liées aux échanges de paroles et aux conditions d'écoute dans cette société. En effet, toute discussion repose sur un face-à-face mettant en présence deux personnes, et, partant, deux sphères olfactives corporelles. Pour accroître la force de la parole et le charisme du locuteur, il est fréquent de recourir à des substances odorantes (par exemple de l'huile parfumée dont on s'enduit le corps). Mais David Howes met aussi en lumière la variabilité des configurations culturelles conduisant à de tels croisements intersensoriels, ce qui incite à la prudence dans la confrontation des données. En effet, si les Dogon du Mali utilisent une expression analogue à celle des Mélanésiens, la cause de l'association son-odeur est à chercher ailleurs : chez eux, elle est liée à un système de pensée qui attribue à ces deux types de stimuli une origine vibratoire commune.

Dans quelle mesure l'historien de l'Antiquité peut-il s'emparer des méthodes de l'anthropologue, en les adaptant aux spécificités du matériau documentaire dont il dispose ? Comment peut-il éviter l'écueil qui consisterait à surinterpréter les textes parvenus jusqu'à lui ? Les sources iconographiques peuvent-elles fournir des pistes d'analyse fécondes ? Que disent les images peintes et sculptées à l'historien sur les façons de mettre en scène et de faire percevoir une pluralité de sensations ? Quels apports ou renouvellements les recherches expérimentales menées par les sciences cognitives sont-elles susceptibles d'apporter ? Voilà quelques unes des

1 Si le nom *synaesthesia* existe en grec ancien, il n'est pas très fréquent et possède trois significations possibles : « perception simultanée », « perception/expérience partagée », « conscience de ».

2 C'est dans ce cas que Plutarque emploie le verbe *synaisthanomai*, à propos de l'œuvre du grand réformateur athénien, qui, en donnant à tous les citoyens le droit d'intenter une action judiciaire en faveur de personnes victimes de mauvais traitements, cherche à promouvoir l'empathie au sein de la communauté civique : « Le législateur avait voulu par là, avec raison, accoutumer les citoyens à ressentir (*synaisthanesthai*) et à endurer ensemble des souffrances (*synalgein*), les uns avec les autres, comme étant les parties d'un seul corps. » (*Vie de Solon*, 18, 6).

questions que nous aurons à l'esprit lors du workshop. Les communications porteront prioritairement sur les sociétés anciennes, mais certaines concerneront d'autres sociétés extra-européennes contemporaines, de manière à créer les conditions d'un dialogue comparatiste. Cela permettra aux Antiquisants de prendre du recul par rapport aux catégories forgées par la science occidentale moderne, elles-mêmes influencées par le paradigme aristotélicien (notamment le découpage en 5 sens, fondé sur une hiérarchie vue-ouïe-odorat-toucher-goût, qui est présenté dans le traité *De anima*). Le comparatisme mis en œuvre sera différentiel et contrastif, puisqu'il visera à mettre en lumière les écarts existant entre les sociétés. Mais il aura aussi une valeur heuristique : on cherchera, au-delà des spécificités propres à chaque contexte culturel, à élaborer des grilles et méthodes d'analyse susceptibles d'être mises en commun, par-delà les frontières disciplinaires classiques.

Pour nourrir la réflexion, trois orientations seront privilégiées :

1-Le périmètre du sensible : frontières et interactions sensorielles

L'étude des théories et classifications indigènes au sein d'aires culturelles variées permettra de mettre en lumière les alternatives possibles au découpage aristotélicien : comment s'établit la distribution du sensible ? Quels sont les différents registres sensoriels identifiés ? Existe-t-il des interactions ou des formes de hiérarchie entre ces registres ?

2-Transferts, croisements et interférences : du langage à la matière

En prenant appui sur des analyses linguistiques, on tentera d'interpréter la perméabilité des lexiques se rattachant à différents registres sensoriels. Selon une hypothèse intéressante, avancée notamment par M. Bradley à propos du vocabulaire romain de la couleur, c'est parce que les couleurs sont associées à des objets/à des substances crédités de qualités débordant le champ du visuel (textures, consistances ou saveurs spécifiques, ...) qu'elles se trouvent associées à d'autres données sensorielles. On portera donc une attention particulière aux matières dont les propriétés polysensorielles semblent jouer un rôle prépondérant dans l'expérience sensible de la collectivité, au point d'acquérir une valeur référentielle.

3-Polysensorialité, mémoire et cognition

On envisagera le rapport qu'entretiennent les perceptions sensorielles avec l'intelligible et le monde invisible. Il s'agira notamment de dépasser l'opposition binaire sensible/intelligible, telle qu'elle a été mise en avant par les détracteurs du polythéisme et de « l'idôlatrie ». ³ Afin de nous rapprocher du cœur du projet *Synesthesia* (portant sur le rôle de la polysensorialité dans les rituels antiques), on analysera la construction de dispositifs mobilisant plusieurs stimuli sensoriels, afin de communiquer avec les entités divines. Cela permettra de tester l'idée selon laquelle, pour être correctement reçu par des individus, un message gagne à emprunter plusieurs canaux sensoriels (Howes 2003 : 52-53). La multisensorialité mise en œuvre dans les actes religieux pourrait alors être envisagée comme une condition nécessaire à l'efficacité du rituel et à l'élaboration d'une mémoire partagée par la communauté des fidèles.

Conçu comme un espace de travail et d'échanges, le workshop privilégiera le temps de la discussion sur celui des communications. Chaque contributeur disposera donc de 25 min de présentation d'un dossier de sources de son choix, et son exposé sera suivi d'une discussion d'environ 30 minutes. Les deux langues utilisées seront le français et l'anglais.

3 Cf J. Bousset J, 1836, *Œuvres complètes* : « la cause de l'idôlatrie est que l'homme laisse la sphère intellectuelle et se laisse immergé dans les sens et donc il ne peut toucher que des objets sensibles ; et donc a oublié Dieu pour honorer étoiles, éléments, animaux, et même images, passions, vices, bref tout autre chose que Dieu. »